

Le traitement des grandes autrices françaises dans l'histoire littéraire du XVIII^e siècle : la construction du panthéon littéraire national

(paru dans Martine Reid (dir.), *Les Femmes dans la critique et l'histoire littéraire*, Paris, H. Champion, 2011.)

Entre 1799 et 1805, l'académicien Jean-François La Harpe fait paraître les 16 volumes de son vaste Lycée ou cours de littérature ancienne et moderne, confectionné grâce à une longue expérience de professeur. Près de quarante éditions suivront, jusque dans les années 1860, que ce soit à Paris ou en province, en petit ou grand format – sans parler de la dizaine d'Abrégés de ce Cours édités durant la même période. C'est dire l'importance de cet ouvrage pour l'établissement du canon littéraire et la formation des élites de la modernité. Or il présente pour nous deux caractéristiques majeures.

La première, c'est qu'on y passe directement du « siècle d'Auguste » au « siècle de Louis XIV ». En introduction à cette seconde partie, l'auteur s'explique : « Au-delà de ce point où nous nous sommes arrêtés, que trouvons-nous ? un désert et la nuit. » Quelques noms émergent tout de même de la prose lyrique de La Harpe, dans les siècles qui précèdent la sortie du tunnel : Dante, Pétrarque, Boccace, Marot, Rabelais, Montaigne, Ronsard... En termes quantitatifs, 15 siècles de littérature occupent 1% de l'ouvrage.

La seconde caractéristique, on vient d'en avoir un échantillon, est l'effacement des écrivaines. Aucun nom d'autrice dans la table des matières, alors qu'y figurent des auteurs aussi importants que Campistron, Palaprat ou Dancourt... Dans le corps de l'ouvrage, 4 lignes sur Sapho, personne évidemment entre le siècle d'Auguste et celui de Dante, personne pour éclairer « le désert et la nuit » de la Renaissance, et pas non plus grand monde au « siècle de Louis XIV » ni au suivant. En termes quantitatifs, une poignée de femmes occupe 0,4% de l'ouvrage¹.

À la fin du XVIII^e siècle, donc, le panthéon littéraire national est vide de femmes, et prêt pour la grande traversée des siècles suivants, qui n'accueilleront pas de nouvelles venues ni ne réintégreront les anciennes – bien que le Moyen Âge et la Renaissance y retrouvent leur place. Or ce panthéon national, 100 ans plus tôt, était loin d'être vide. C'est à ce processus que je voudrais m'intéresser ici, à travers divers types de textes chargés de fêter les grands auteurs et la littérature de notre pays.

*

Le premier point sur lequel je dois insister, tant ces filtres ont été efficaces, c'est évidemment l'existence d'un groupe non négligeable de grandes autrices dignes d'y figurer – non seulement de notre point de vue, mais du point de vue même des hommes et des femmes des siècles passés. La première à cet égard est Christine de Pizan (1364?-1431?), poétesse, philosophe, historiographe, essayiste du règne de Charles VI, connue pour au moins 9 de ses ouvrages, recopiés, imprimés, voire

¹ Jean-François La Harpe, *Lycée ou cours de littérature ancienne et moderne*, Paris, Didier, 1834, vol. 1, p. 423 et 452 ; vol. 2, p. 701.

traduits en anglais et en hollandais entre la fin du XV^e siècle et le milieu du suivant. Non rééditée au XVII^e siècle, elle demeura connue, appréciée des critiques et des historiens, avant de faire, au siècle suivant, l'objet d'études érudites et de quelques rééditions de ses œuvres. La seconde grande dame des lettres est sans conteste Marguerite de Navarre (1492-1549), autrice de poésies, de pièces de théâtre, de méditations théologiques et surtout d'un recueil de contes, l'*Heptaméron*, réimprimé plus de 20 fois entre 1558 et la fin du XVIII^e siècle ; personnage en outre « popularisé » par un roman de Charlotte-Rose de Caumont de La Force, publié en 1696 et réédité au moins 6 fois au cours du siècle suivant. La troisième grande dame des lettres est sa petite nièce Marguerite de Valois (1553-1615), autrice de poésies, de discours et surtout de *Mémoires* célébrissimes dès leur parution posthume, en 1628. Vite traduits en anglais et en italien, ils reparurent en français près d'une vingtaine de fois en moins de 100 ans, avant d'intégrer, à la fin du XVIII^e siècle, la première grande *Collection universelle des Mémoires particuliers relatifs à l'histoire de France*. Le personnage et l'œuvre avaient alors, quant à eux, donné naissance depuis longtemps à des fictions romanesques et à des recherches érudites. À ces deux femmes il convient d'ajouter, pour clore le XVI^e siècle, la Lyonnaise Louise Labé (1520?-1566), poétesse et prosatrice dont les *Œuvres* ne furent publiées que 4 fois de son vivant, mais dont le *Débat d'amour et de Folie* fut traduit en anglais puis longuement cité dans diverses *Bibliothèques françaises*, grâce auxquels il traversa le « siècle de Louis XIV » et le début du suivant – avant qu'un érudit ne remît à l'honneur l'ensemble des textes.

Au XVII^e siècle, plusieurs écrivaines se taillèrent des succès considérables, dans un paysage littéraire où le nombre des autrices croissait, où leurs listes de publications s'allongeaient, où certaines parvenaient à vivre de leur plume, où les salons et premiers journaux démultipliaient leurs efforts, et où la multiplication des recueils de femmes célèbres ou d'illustres savantes contribuaient à légitimer leurs positions. Je pense ici, bien sûr, à Madeleine de Scudéry (1607-1701), dont les *Femmes illustres* connurent plus de dix éditions, dont les romans fleuves du milieu du siècle suscitèrent un engouement fabuleux, et dont on réédita les *Conversations de morale* jusqu'en 1730. À Mme de La Fayette (1634-1693), dont les principaux ouvrages historiques et romanesques ne quittèrent jamais le catalogue, grâce à des rééditions régulières entre les années 1660 et la fin du siècle suivant. À Mme de La Suze (1618-1673), célèbre dès les années 1640, et dont le *Recueil de Pièces galantes, en prose et en vers* qu'elle avait signé avec Pelisson reparut au moins 11 fois entre 1664 et 1768. À Mme Deshoulières (1637?-1694), membre de l'Académie des Ricovrati de Padoue, de l'Académie d'Arles, et pour un peu de l'Académie française, où ses amis parvinrent à faire lire un de ses poèmes en séance ; de 1694, date de sa mort, à la fin du XVIII^e siècle, les poésies de Mme Deshoulières furent rééditées 34 fois – si tant est que le Catalogue collectif de France en repère toutes les éditions. Je pense bien sûr aussi à Mme de Sévigné (1626-1696), dont les lettres commencèrent à être rassemblées et publiées à partir de 1698, avant de connaître au moins 16 éditions entre 1726 et 1788. Je pense encore à Mme d'Aulnoy (1650-1705), écrivaine prolixe au succès si considérable qu'on lui attribua de nombreuses œuvres dont elle dut récuser la maternité, et dont les romans et les contes de fées continuèrent à être régulièrement réédités jusqu'à la veille de la Révolution. Et je pense bien entendu à Mme de Villedieu (1640?-1683), poétesse, dramaturge, nouvelliste, romancière dont certaines œuvres reparurent jusqu'en 1701, tandis que quelques éditions

rassemblant jusqu'à 12 volumes de ses œuvres paraissaient jusqu'en 1725. Une autrice dont son contemporain Tallemant des Réaux devait écrire, pour résumer l'engouement dont ses œuvres avaient été l'objet :

tous les gens emportés y ont donné tête baissée, et d'abord ils l'ont mise au-dessus de Mlle de Scudéry et de tout le reste des femelles².

La phrase en dit long sur l'impression d'encombrement des couloirs de la République des Lettres qu'on pouvait avoir à la fin du XVII^e siècle, par des êtres pourtant exclus des collèges, des universités, de l'académie française et de la plupart des académies provinciales.

Je terminerai cette galerie avec deux grandes figures nées au XVII^e siècle mais qui ne disparurent qu'au suivant, et dont il est possible de mesurer la réputation posthume dans les ouvrages de mémoire de ce temps. La première est Catherine Bernard (1663-1712), qui s'imposa dans la dernière décennie du XVII^e siècle et la première du suivant, d'abord par le succès retentissant de ses deux tragédies, jouées à la comédie française, ensuite par ses talents de poétesses, reconnus – entre autres – par trois prix de l'académie française et trois prix de celle de Toulouse. Près de vingt ans après sa mort, ses admirateurs accusèrent Voltaire d'avoir pillé son *Brutus* pour écrire le sien, et ils firent republier son théâtre ; quand à ses nouvelles, on en trouve insérées jusqu'à la fin des années 1760 dans des compilations comme la *Bibliothèque de campagne, ou Amusemens de l'esprit et du cœur*. La seconde et dernière est Marie-Anne Barbier (1664-1745?). Autrice elle aussi de pièces jouées à la Comédie française, de ballets joués à la Cour, poétesse, critique de théâtre, elle fut également l'objet de querelles, mais de son vivant, d'une part sur l'auctorialité de son théâtre – les critiques refusant de croire qu'un homme n'en fût pas l'auteur –, d'autre part sur le féminisme excessif dont elle aurait fait preuve dans ses écrits. Réticences certainement à l'origine du silence éditorial qui suivit sa mort, dans les années 1740.

*

Que fit donc de ce patrimoine le XVIII^e siècle ? Lire et apprécier des auteurs, des autrices, est une chose ; accepter leur panthéonisation ou y travailler en est une autre. On ne saurait toutefois tirer des conclusions trop rapides de cet axiome, qui ne fait que se mettre en place au cours du XVIII^e siècle, à l'occasion de plusieurs évolutions.

Le premier texte que je mentionnerai à cet égard est la *Description du Parnasse français* d'Evrard Tilton du Tillet, publiée plusieurs fois entre 1727 et 1760³. Il s'agit de la description d'un projet de monument auquel cet auteur travailla de nombreuses années à partir de 1708 : un monument à la gloire des meilleurs auteurs et musiciens français, qui devait prendre place dans un jardin, et qui ne fut finalement réalisé qu'en bronze, en miniature⁴. À son sommet devait trôner une statue de Louis XIV, en Apollon tenant une lyre. Un premier cercle, juste en-dessous, était constitué d'Antoinette Deshoulières, d'Henriette de La Suze et de Madeleine de Scudéry figurant les trois Grâces. Un second cercle rassemblait

2. Cités par Kuizinga, « Mme de Villedieu », *Dictionnaire des femmes de l'ancienne France*, SIEFAR, 2000-, www.siefar.org

3. *Tilton du Tillet, Evrard, Description du Parnasse français, exécuté en bronze ; suivie d'une liste alphabétique des poètes et des musiciens rassemblés sur ce monument. Dédié au Roy...* Paris, Coignard, 1727, in-12.

4. Bronze de 260 x 235 x 230 cm, réalisé par Louis Garnier, Simon Curé et Augustin Pajou, aujourd'hui au Musée national du château de Versailles.

Corneille, Molière, Racine, Racan, Lully, Quinault, Segrais, La Fontaine, Boileau et Chapelle, jouant pour leur part le rôle des neuf Muses – ce qui montre un progrès certain de la civilisation depuis le temps de Ronsard. D'autres éminents auteurs et compositeurs devaient y prendre place, et que détaille une *liste alphabétique des poètes et des musiciens rassemblés sur ce monument*, explicitée par des notices. Au total, 90 noms, parmi lesquels 11 femmes, ce qui n'est pas si mal (12%) – dont 3 siègent par-dessus la troupe, ce qui augmente notablement le poids de l'élément féminin. Outre les trois citées, il y a là Villedieu, La Suze et Bernard, mais aussi Marie de Gournay, Catherine Descartes, Anne de La Vigne, Anne Dacier, Élisabeth-Sophie Chéron, Louise-Geneviève Gillot de Saintonge – ce qui confirme l'importance du vivier de romancières, de poétesses, de dramaturges, de savantes et de compositrices à la fin du XVII^e siècle.

À l'époque où Titon du Tillet commence à songer à ce monument, Bernard de La Monnoye fait paraître une *Histoire de la poésie française*, petit volume dédié à la duchesse du Maine et qui parut en 1706. L'œuvre ne devait pas être rééditée, mais son auteur, futur académicien, allait poursuivre son travail en fournissant nombre d'additions à des rééditions de dictionnaires. On peut imaginer quel fut son apport en matière de notices féminines en observant sa réticence à accorder aux femmes un statut d'auteur majeur. Christine de Pizan et Labé n'y apparaissent pas. Marguerite de Navarre est brièvement saluée : elle « écrivait bien en vers ; elle fit la *Marguerite des Marguerites* ; je ne sçai si l'on doit lui attribuer quelque autre chose⁵. » Marguerite de Valois n'est pas mentionnée, peut-être parce qu'elle était surtout connue pour ses *Mémoires*. Il est plus curieux, en revanche que Barbier et Bernard en soient absentes, car La Monnoye traite du théâtre dans son *Histoire de la poésie*. En réalité, il semble se souvenir en bout de course que quelques femmes feraient peut-être bien dans ce paysage offert à la duchesse du Maine. On en trouve en effet une série, non loin de la fin : La Suze, Scudéry, Deshoulières et Villedieu s'y retrouvent en compagnie de deux autres autrices mineures, Mlles de La Vigne et de Saint-Firmin, le tout en 12 pages, soit 2 pages par femme. On doit tourner ici autour des 3,5 % – certainement dus au sexe de la dédicataire, et traités sans critère, en troupeau et comme en annexe – avant une autre annexe, consacrée aux académies, qui clôt le volume.

Je m'intéresserai maintenant à deux ouvrages : le *Grand Dictionnaire historique* de Louis Moréri et le *Dictionnaire historique et critique* de Pierre Bayle, respectivement publiés en 1674 et 1697, et qui eurent une sorte de longue vie commune. Le premier inspira le second, le second servit à augmenter ou à rectifier le premier, et les éditions des deux ouvrages se succédèrent durant une bonne partie du XVIII^e siècle, le Moréri continuant à s'enrichir de nouveaux apports, le Bayle se voyant épaulé par un *Nouveau dictionnaire... pour [lui] servir de supplément*⁶. Faute d'avoir fait une enquête approfondie sur ces différentes éditions, je me contenterai de quelques pistes⁷.

Moréri et ses continuateurs ont cherché l'exhaustivité : Aulnoy, Barbier, Bernard, Christine, Gournay, Labé, Lafayette, La Suze, les deux Marguerite, Scudéry, Sévigné,

⁵. [Bernard de La Monnoye, avec notes manuscrites A Mervesin] *Histoire de la poésie française*, Paris, Giffard 1706, p. 110 ; les dames Des Roches y sont mentionnées p. 162-163.

⁶. *Nouveau dictionnaire historique et critique pour servir de supplément ou de continuation au dictionnaire historique et critique de M Pierre Bayle* (1750-1756).

⁷. Je cite à partir de l'édition de 1759 du premier, et de l'édition de 1720 du second.

Villedieu y figurent, avec d'autres femmes encore. Bayle fait au contraire des coupes sombres : aucune dramaturge, aucune poétesse à part Louise Labé, aucune romancière à part Aulnoy et Villedieu. Restent Gournay et les deux Marguerite. Le ton des notices diffère aussi passablement. Moréri et ses continuateurs tentent d'être objectifs : ils disent le succès des autrices, leurs réussites, sans se priver d'émettre des jugements de valeur littéraires, qui sont souvent teintés de paternalisme ou de moralisme. « Il n'y a point de louanges que les auteurs contemporains ne lui aient données », lit-on ainsi à propos de Labé ; et « on estime particulièrement son dialogue en prose, intitulé *Débat de folie et d'amour* ». Mais on peut lire aussi qu'« on prétend qu'elle s'étoit rendue méprisable par ses mauvaises mœurs ». De Villedieu, il est dit qu'« elle écrivoit d'un stile fort vif, mais beaucoup trop libre, et il falloit savoir la galanterie par expérience, pour en parler si pertinemment. »

Bayle est plus retors. Il a l'air de louer Villedieu, par exemple, mais c'est en réalité pour dénigrer Scudéry : avec ses « petites historiettes galantes », écrit-il, elle « fit tomber ces longs et vastes récits d'avantures héroïques, guerrières, et amoureuses, qui avoient fait gagner tant d'argent aux imprimeurs de *Cassandra*, de *Cléopâtre* [œuvres de La Calprenède], de *Cyrus* et de *Clélie* [œuvres de Scudéry], etc. ». De même, il fait mine de prendre la défense de Gournay, mais en réalité il trace la frontière des genres permis ou interdits aux femmes :

Elle eût bien fait de ne pas écrire contre les partisans de l'Anti-Coton. Une personne de son sexe doit éviter soigneusement cette sorte de querelles. Les Ecrivains satiriques sont des rustres qui ne gardent point de mesure ; il attaquent les femmes par l'endroit le plus sensible. Celle-ci fut représentée, non seulement plus vieille qu'elle n'étoit, mais aussi comme une fille de mauvaise vie.

Bien des commentaires de Bayle, en outre, sont clairement dépréciatifs, si ce n'est graveleux. S'il conserve une entrée à Labé, c'est pour rappeler qu'elle n'était qu'une « courtisane lionnoise » – un peu différente des autres toutefois :

car si d'un côté elle étoit de leur humeur, en ce qu'elle vouloit être bien payée de ses faveurs, elle avoit de l'autre certains égards qu'elles n'ont pas pour les hommes doctes ; car elle leur donnoit la passade gratuitement.

Il s'étonne donc avec sarcasme qu'elle ait « été mise entre les Auteurs François par La Croix du Maine, et par du Verdier »⁸. Cent ans auparavant, effectivement, La Croix du Maine avait consacré quelques lignes élogieuses de sa *Bibliothèque françoise* à l'écrivaine lyonnaise ; et dans un ouvrage analogue, Du Verdier avait précisé, après avoir mentionné (avec des doutes) la fâcheuse réputation de Louise Labé :

ce n'est pas pour être courtisane que je lui donne place en cette *Bibliothèque*, mais seulement pour avoir écrit en prose françoise *Débat de Folie et d'Amour*, *Dialogue*. Et en vers, trois *Elégies*, vingt-quatre *Sonnets*, dont y en a un en Italien [...].

Au bout du compte, seule s'en sort Marguerite de Navarre – trop proche du protestantisme pour être attaquée par Bayle. Mais les louanges qu'il lui décerne servent avant tout à déprécier d'autres femmes :

Voici une Reine sage, très vertueuse, très pieuse, qui compose néanmoins un Livre de Contes assez libres et assez gras, et qui veut bien que l'on sçache qu'elle en est

⁸. Les deux auteurs publièrent chacun une *Bibliothèque françoise*, le premier en 1584, le second l'année suivante ; les deux ouvrages furent réédités ensemble en 1684 et 1772.

l'Auteur. Combien y a-t-il de Dames actuellement, plongées dans les désordres d'une sale galanterie, qui pour rien du monde ne voudroient écrire de cet air-là ?

Le cinquième ouvrage que j'évoquerai est l'*Histoire de la poésie française* de l'abbé Massieu, publiée en 1739 mais écrite au moins 15 ans auparavant, et malheureusement interrompue par la mort de son auteur, un académicien très érudit. « Malheureusement », car l'ouvrage s'arrête au début du XVI^e siècle, après avoir brièvement évoqué Christine de Pizan et salué Martin Le Franc, l'auteur du *Champion des Dames*, comme l'un des meilleurs poètes de son temps. Après avoir, aussi, mentionné Marguerite d'Autriche, qui « non-seulement [...] honoroit d'une bienveillance particulière ceux qui faisoient des Vers François, mais elle en faisoit elle-même très-bien »⁹. Il fait peu de doute que la suite de cette *Histoire* aurait fait aux femmes de lettres une place objective ; et que, si elle avait été menée à son terme, elle aurait pu être rééditée, faisant ainsi contrepoids non seulement au *Dictionnaire* de Bayle, mais à la grande entreprise de l'abbé Goujet, qui va maintenant retenir mon attention.

Les 18 volumes de sa *Bibliothèque française ou Histoire de la littérature française*, publiés au milieu du siècle – dans les décennies où paraissent *l'Esprit des Lois* et les premiers volumes de *l'Encyclopédie* –, accusent en effet le coup des évolutions du siècle. L'approfondissement de l'idéologie de la différence des sexes s'y marque tout d'abord par la chute du nombre des autrices citées, dans un ouvrage aux dimensions pourtant considérables. Aulnoy, Bernard, Deshoulières, Labé, Lafayette, La Suze, Marguerite de Navarre, Marguerite de Valois, Villedieu, n'ont jamais existé, jamais écrit. Par ailleurs, celles qui ont existé n'ont pas droit à une entrée. Barbier est évoquée à propos d'une dissertation sur *l'Œdipe* de Corneille, Pizan dans l'entrée sur « L'auteur anonyme du *nouveau Monde...* », Gournay dans les entrées « Art poétique des Modernes » et « Recueil de poésie sur la réduction de La Rochelle », ainsi que dans la notice de Nicolas Bergier. Scudéry est mentionnée dans les notices de Bertaut, Montigny, Régnier, Pellisson et... Anne de La Vigne, qui s'avère ainsi l'une des rares « femelles » à accéder à cette faveur, bien qu'elle soit la moins digne du lot. Enfin, Goujet tient des propos hostiles envers les femmes savantes et féministes. Évoquant par exemple la *Défense de la poésie et du langage des Poètes* de Gournay, il juge que « Rien, ou presque rien, n'y dédomage de l'ennui que cause cette lecture. C'est beaucoup de verbiage, et peu de chose¹⁰. » On a par ailleurs droit à une double charge contre Sapho et Mme Dacier :

Sapho donna dans les désordres les plus monstrueux ; et il faut être aussi passionné pour l'antiquité que l'étoit Mademoiselle le Fevre, pour chercher à la justifier sur les ennemis que son esprit et son sçavoir avoient pû lui attirer.

On a bien lu : l'esprit et le savoir d'une femme ne peuvent que lui attirer des ennemis. Goujet s'acharne donc sur la poétesse de Lesbos, en rappelant le mythe ovidien que Dacier avait contesté :

Presque personne ne doute qu'elle aima Phaon d'une manière si violente, que ce jeune homme s'étant retiré en Sicile pour n'être plus persécuté, elle l'y suivit, et n'oublia rien de ce qu'elle crut capable de le toucher. Mais toutes ses peines et ses

⁹. *Histoire de la poésie française, avec une défense de la poésie*, par feu M. l'abbé Massieu, Paris, Prault fils, 1739, p. 297.

¹⁰. Claude-Pierre Goujet, *Bibliothèque française ou Histoire de la littérature française, dans laquelle on montre l'utilité que l'on peut retirer des livres publiés en françois depuis l'origine de l'imprimerie*, Paris, Mariette et Guérin, 1740-1756, vol. 3, p. 166.

tendres élégies ne produisirent aucun fruit, et le seul remède qui lui resta, fut d'aller, dit-on, se précipiter dans la mer.

Voilà quelle fut la fin de cette femme également spirituelle et voluptueuse, de l'aveu même de Mademoiselle le Fevre [Anne Dacier], qui, selon moi, s'est fait peu d'honneur en traduisant ce qui reste de Sapho. Car, comme le remarque M. Baillet, nous ne pouvons nous imaginer que le peu d'utilité qui pourroit nous revenir de la lecture de ses vers pût être comparé avec la moindre des impressions mauvaises qu'elle pourroit faire sur nos esprits, et dans les cœurs mêmes de ceux qui pourraient s'y laisser séduire, s'ils n'étoient point prévenus contre elle.¹¹

Heureusement, les gens sont prévenus contre Sapho ! Le plus amusant ici est sans doute que le collaborateur ou la collaboratrice anonyme chargé-e d'établir les tables des matières de ces volumes vit pour sa part Dacier dans tous les lieux d'où l'abbé Goujet l'avait fait disparaître ; à moins qu'il ou elle n'ait tenté de rétablir la vérité de l'histoire. Les longues entrées consacrées, dans les volumes 3 et 4, aux « Écrits pour et contre Homère » et aux « traductions des poètes grecs », sont en effet l'occasion de 34 mentions de Mme Dacier dans la table des matières, alors que Goujet ne parle d'elle que dans la diatribe qui vient d'être citée.

C'est à ce monument consacré aux « grands hommes », et à eux seuls, que vint répondre – d'une certaine manière – la dernière édition du *Dictionnaire* de Moréri, en 1759. Elle dut paraître bien surannée, avec toutes ces notices sur les écrivaines du passé, à l'heure où le *Dictionnaire de Trévoux* (1752) affirmait qu'on ne dit pas « autrice » mais « auteur », et où les Immortels s'apprêtaient à lancer la même fatwa dans la 4^e édition de leur propre *Dictionnaire* (1762). En revanche, celui de Bayle allait poursuivre sa vie éditoriale, avec une nouvelle édition en 1784, en attendant celle de 1820.

C'est à ce monument, en tout cas, et à ces attaques, que renonça à répondre l'abbé de Longchamps avec son *Tableau historique des gens de lettres, ou abrégé chronologique et critique de l'histoire de la littérature française*¹². Après la parution des 6 premiers volumes, en effet, le brave homme s'arrêta, quoi qu'il fût dans la fleur de l'âge. Il en était alors au XIII^e siècle. Bien dommage, une fois de plus, puisqu'on trouve sous sa plume d'élogieuses mentions de Baudonivie, de Dhuoda, d'Héloïse, de Marie de France, et surtout des pages entières de fulminations contre les modernes ennemis de l'éducation féminine.

*

Expulsées des ouvrages consacrés aux grands auteurs de la littérature nationale, les meilleures écrivaines sont alors reléguées dans des sommes dédiées à leur sexe, où elles sont noyées dans la masse. En témoigne la parution, en 1769, de *l'Histoire littéraire des femmes françaises*, signée d'une anonyme « société de Gens de Lettres ». Le bon grain une fois séparé de l'ivraie, l'ouvrage peut se permettre d'être gros : 5 volumes présentent 265 femmes, de longue date présentes dans les listes de femmes célèbres, ou mises en lumière par le travail érudit du siècle. Cela n'empêche pas les auteurs d'y alléguer Bayle, d'y veiller à la défense des territoires masculins, et de dire tout le bien qu'ils pensent des féministes. Voici par exemple ce qui est dit de Barbier :

¹¹. *Ibid.*, vol. 4:240-241.

¹². *Tableau historique des gens de lettres, ou abrégé chronologique et critique de l'histoire de la littérature française, considérée dans ses diverses Révolutions, depuis son origine jusqu'au dix-huitième Siècle*. Par M. l'Abbé de L*** [Longchamps, avoué dès le volume 3]. Paris, Ch. Saillant, 1767-1770, 6 volumes in-12. Pierre Charpentier de Longchamps, né en 1740, mourut en 1812.

Ce théâtre, Madame, n'a rien de remarquable, rien qui le distingue particulièrement. On sait qu'en général, l'auteur s'y proposait la gloire de son sexe, en choisissant des sujets qui en étaient comme le triomphe ; mais rien de plus commun que la manière de les traiter. Il est cependant vrai de dire que la conduite de ces tragédies est assez régulière, et l'enchaînement des scènes assez bien lié ; parce qu'il ne faut pour cela que cette espèce de bon sens, dont Mademoiselle Barbier n'était pas dépourvue. Il y règne même une sorte de sublime manqué, d'où résultent mille défauts d'exécution. À force de vouloir rendre ses héroïnes grandes et généreuses, les héros même les plus connus deviennent tremblants et timides. Elle ne montre partout que de grandes femmes et de petits hommes, des géantes et des pygmées.¹³

Crime de lèse-majesté !

Le dernier ouvrage que je mentionnerai relève un peu du même registre : faire connaître les écrivaines, en groupe et en nombre, puisqu'elles n'ont plus leur place dans les monuments de la République des Lettres. Il s'agit de la grande *Collection des meilleurs ouvrages français composés par des femmes* entreprise par Louise de Kéralio quelques années avant la Révolution. Douze volumes ont le temps de paraître, qui présentent à la fois les autrices et d'importants extraits de leurs œuvres, dont, pour la première fois, des extraits de la *Cité des dames* de Christine de Pizan, toujours inédite en français. Les commentaires, toutefois, ne sont pas exempts des médisances jetées sur la mémoire des grandes autrices françaises tout au long des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècle ; et les choix de textes ne permettent pas toujours de saisir l'intérêt de leurs œuvres, d'autant que Kéralio, à l'instar des Encyclopédistes qu'elle révère, veut voir dans cette longue histoire la preuve de l'avancée du progrès... Son évolution personnelle vers un républicanisme intransigeant est sans doute, autant que la tempête révolutionnaire, à l'origine de l'abandon de l'entreprise.

*

La parution du *Cours de littérature française* de La Harpe, à l'issue de ces années de crise, est ainsi le point d'orgue d'une évolution repérable à travers les divers ouvrages mentionnés ici, comme elle l'est à travers tant d'autres ouvrages, de science, de philosophie, d'économie. La masculinisation progressive du canon littéraire au XVIII^e siècle s'inscrit dans un mouvement plus large, marqué par la montée en puissance des idéologies de la « différence naturelle des sexes », par l'intensification des marques de genre inscrites sur les activités humaines, par la multiplication des querelles cherchées aux femmes – et aux hommes – refusant de se cantonner dans les espaces prétendument faits pour leur sexe, par le développement des sociabilités non mixtes qui marquent la fin de l'Ancien Régime, ou encore par la mise en place d'un quota limitant la présence des femmes dans la seule académie royale qui les acceptait les femmes, celle de peinture et sculpture... Mouvement ample, certes, mais néanmoins circonscrit dans le temps – même si nous n'en sommes pas encore sorti-es. Du moins savons-nous aujourd'hui que le « désert et la nuit » étaient une illusion d'optique.

Eliane Viennot
Université de Saint-Etienne & Institut universitaire de France

¹³. [attribuée à Delaporte et La Croix] *Histoire littéraire des femmes françoises, ou Lettres historiques et critiques, contenant un précis de la Vie et une Analyse raisonnée des Ouvrages des Femmes qui se sont distinguées dans la Littérature Française. Quid femina possit.* Par une société de Gens de Lettres. Paris, Lacombe, 1769, 4:84-93.